

Max, le fils adoré

Quand Max prit Katell dans ses bras, une explosion d'émotions inconnues le submergea. Sa mère, comme une louve aux abois dressée de toute son attention, comprit qu'une belle se baladait dans les pensées de son fils aux pas aériens d'une ballerine enchanteresse : sourires rêveurs, regards absents, mine tantôt réjouie tantôt soucieuse, ne laissaient aucun doute. À quarante ans, excepté son année de service militaire, il n'avait jamais quitté le foyer maternel du moins pas vraiment, juste quelques jours, tout au plus quelques semaines, le temps de vacances, de séjours professionnels ou de goûter la chaleur d'un feu de paille amoureux. Il revenait toujours dans son cocon où il se laissait choyer comme un hôte privilégié. Discrète en toutes circonstances, sa mère veillait au mieux à son bien-être de peur de gripper à tout jamais la cohabitation qui la tenait debout depuis tant d'années, car un reproche de son fils, plus encore une dispute, l'aurait anéantie. Elle ne voulait pas reproduire le schéma qui avait causé la disparition de son mari alors que Max n'était qu'un jeune enfant. Elle se souciait peu de la vie qu'il menait à l'extérieur de la maison ; bon employé, homme d'affaire ou espion peu lui importait dès lors qu'il comblait sa fierté de mère par sa présence de bel homme distingué. Elle avait le sentiment d'être au service d'un prince et se dévouait tout entière à lui rendre la vie agréable. Patiente et disponible, elle était excellente cuisinière, maniait l'aspirateur, le chiffon, le fer à repasser avec la conviction qu'aucune femme n'égalerait ses talents. Lorsque Max lui présentait une amie aux qualités dignes de plaire à une belle-mère elle savait habilement intervenir pour saper toutes velléités par la ruse ou le mensonge. Pas de sentiment, pas la moindre faiblesse derrière les sourires aimables et accueillants qu'elle leur dispensait pour mieux les écarter. Toutes étaient charmantes mais la pensée de partager durablement son Max, ou accepter des compromis, ou prendre le risque qu'il cesse de vivre sous son toit la déchirait.

Max n'était pas rentré depuis deux mois. Elle avait reçu deux textos : dans l'un il lui disait qu'il s'absentait, dans l'autre qu'il ne savait pas pour combien de temps. Des textos... ne pouvait-il pas lui dire de vive voix, le ton désolé ? Des textos... ces mots sur un écran sans haleine ni regard ou sourire qui vous laissent une émotion, des mots brefs qui s'invitent lâchement pour ne pas vous affronter, qui vous relègue à la part incongrue d'un quelconque intérêt et vous enchaînent à votre téléphone les relisant sans cesse ou attendant que d'autres mots vous rassurent. Elle aurait pu lui téléphoner, mais elle serait sortie de sa réserve, aurait laissé filtrer un attachement qui allait à l'encontre des principes de liberté qu'elle lui avait toujours vigoureusement affirmés. Elle avait fureté dans ses affaires et craignait le pire ; pas la mort... le pire de tout ce qu'une mère attachée à son fils peu craindre, car elle s'était rendu compte avec effroi qu'il avait emporté ses papiers personnels ; c'était bien le signe qu'il la quittait sans intention de revenir ! Qui était donc cette femme qu'il ne lui avait pas présentée et qui valait plus que sa mère ? Son fils à la maison c'était se lever avec bonheur, faire entrer la lumière dans son intérieur, garder le pas alerte, se coiffer, se rosir les joues gonflées de sourires, organiser la vie de la maison comme on arrange un bouquet de fleurs dans un vase en cristal de Baccarat, flatter sa stature de mère.

Un voisin, l'ennui rivé à son balcon, vit jour après jour sa voisine d'en face, allure d'aristocrate avachie, traîner le pas comme une vieille femme épuisée par les lourdeurs de la vie.

Un matin ouvrant sa fenêtre, il constata que ses volets étaient fermés, la dame s'est absentée pensa t-il.

La belle façade de pierres blanches aux sept fenêtres fermées par des volets gris, réparties sur deux étages semblait protéger ses secrets. Le rosier grimpant d'un côté, l'if majestueux de l'autre, la fontaine en marbre sur le dallage près des marches du porche de l'entrée montraient une aisance sobre.

La nuit venue, agacé par une insomnie, accoudé à la rambarde de son balcon il fut attiré par la lumière qui filtrait entre les lamelles des volets d'en face. Les pièces s'allumaient, s'éteignaient comme quelqu'un qui va et vient dans une maison et par souci d'économie éteint chaque pièce en la quittant ; il supposa que la dame était rentrée mais le lendemain les volets restaient clos. Les nuits suivantes il remarquait la même chose. Quelqu'un occupe la maison la nuit en l'absence de la dame, c'est prudent songea t-il, les cambriolages sont à craindre dans ce quartier.

Une semaine s'était écoulée. À sa place habituelle dans la tiédeur de midi, comme un rapace sur sa branche, il baladait son regard en tous sens quand, se tournant vers la maison d'en face, un détail attira son attention. Un détail suffisamment intrigant pour qu'il quitte son perchoir, s'habille et sorte pour arpenter la rue. De retour chez lui, il téléphona à la gendarmerie et signala ses observations inquiétantes. Quelques heures plus tard il aperçut deux gendarmes devant la propriété, observant longuement, sonnait au portail à plusieurs reprises sans recevoir de réponse ; à la nuit tombée, il les reconnut dans un véhicule à couvert sous les marronniers.

Lui aussi décida de faire le guet avec plus d'intérêt que les nuits précédentes. Fauteuil sur le balcon, chaudement équipé et bouteille isotherme de café pour entretenir son insomnie, si quelque chose se passait, il serait aux premières loges.

Au petit matin ce sont les taquineries du soleil qui le réveillèrent. Il s'était endormi, n'avait rien vu, rien entendu. Quand il se redressa, il vit s'éloigner une ambulance et les gendarmes s'apprêter à quitter les lieux. Emmitouflé dans sa parka, bottes fourrées, bonnet de laine, moufles et couverture sur les épaules il dévala ses deux étages pour se retrouver au milieu de la rue : « Je suis Abel LOISEAU cria t-il, c'est moi qui vous ai téléphoné ! » Montant dans la fourgonnette le gendarme à qui il venait de s'adresser lui lança avant de partir : « Vous avez sauvé de justesse une situation à l'échéance dramatique... Bonne journée monsieur ! »

« Une situation à l'échéance dramatique »... balbutia t-il plusieurs fois, pantois au milieu de la rue dans sa tenue d'esquimau.

Cette histoire avait bousculé son indifférence. Cela faisait plus d'un mois qu'il pensait à la pauvre femme, qu'il attendait son retour pour entendre sa mésaventure, s'excuser de ne pas avoir réagi plus tôt et calmer ainsi les questionnements qui aggravaient ses insomnies, quand un employé de l'épicerie fine « Chez Gaston » lui livra un superbe panier garni accompagné d'un mot « À mon sauveur » et d'une invitation à déjeuner au « Château des Grands Gourmets ».

Au « Château des Grands Gourmets », un délicat bouquet de roses pâles à la main, il fut accueilli par Max d'une poignée de main chaleureuse suivie d'une accolade.

Surpris il balbutia timidement :

— Je pensais rencontrer votre mère, comment va-t-elle ?

Sans répondre Max le dirigea vers leur table :

— Dites-moi d'abord ce qui vous a conduit à appeler les secours ?

— Les feuilles des marronniers monsieur ! Dans cette rue le vent chasse les feuilles qui s'entassaient plus particulièrement le long de quelques propriétés. Contrairement aux propriétés voisines où l'éparpillement des feuilles montrait le passage des occupants, devant la maison de votre mère les feuilles plaquées à la base du portail étaient le signe d'aucun passage depuis plusieurs jours alors que la maison était occupée derrière des volets fermés en permanence, j'ai trouvé cela étrange !

Entre les plats, dont chacun savourait le raffinement, Max raconta sa vie auprès de sa mère à l'exigence raide, sans geste d'affection mais attentionnée :

« Elle se flattait d'être une bonne mère, de m'offrir de quoi réussir dans la vie, je la craignais, alors je m'appliquais à ne jamais la contrarier.

Après mon année de service militaire, avait-elle pris conscience que les ailes d'indépendance qui planaient sur mes projets risquaient de m'éloigner d'elle ? Avait-elle enfin lâché les rênes du soutien maternel ? Je ne saurais le dire mais elle n'était plus la même.

Elle veillait à me rendre la vie facile sans s'imposer. Je me sentais étonnement libre, j'avais le sentiment de vivre auprès d'une bonne fée, que rien de fâcheux ne m'arriverait jamais tant qu'elle serait là.

Il était agréable de vivre à ses côtés jusqu'au jour où je m'aperçus qu'elle triait mon courrier, parcourait mon téléphone, consultait mes papiers personnels, faisait fuir mes amis et mes conquêtes de façon redoutable. Quand celle qui est devenue ma compagne est entrée dans ma vie, je me suis bien gardé de la lui présenter. Je me suis éloigné progressivement, pour de courtes durées, de plus en plus souvent, puis j'ai allongé la durée et quand notre bébé est venu au monde, une merveilleuse petite Katell, j'avais l'intention de lui annoncer la nouvelle qui bouleversait ma vie, mais devant elle, de vives douleurs d'enfant resurgissant m'ont rendu lâche et incapable de lui parler.

Quand, quelques semaines plus tard, je réussis à lui rendre visite, armé de courage et le discours bien préparé, mon bonheur plein la bouche, je l'ai vu chavirer, au bord de l'évanouissement. Elle s'est ressaisie, m'a servi un café en me disant : « je vais m'y faire ! » Une douce conversation ses mains sur les miennes me rassura puis elle m'entraîna dans la cave pour me montrer une chose importante. Je me suis retrouvé dans le cellier surpris d'y apercevoir un recoin de survie sommairement aménagé. Avant de verrouiller la grille sur moi, alors que je vacillais sans doute en raison d'une substance ajoutée à mon café, j'entendis de sa voix inébranlable au ton de velours :

« Ne te plains pas... ton père n'a pas bénéficié de ce confort ! »

Voilà cher monsieur de quoi vous m'avez sauvé !
Des fouilles sont prévues dans la cave. Si les ossements de mon père y sont retrouvés il est fort à parier que mon sort n'aurait pas été différent du sien ! »

Quelques secondes furent nécessaires à Abel LOISEAU pour redonner du nerf à sa bouche relâchée d'étonnement :

— Mais que faisait-elle les volets clos jours et nuits ?

— D'après ses premières paroles recueillies par le médecin venu sur place, elle avait fermé toutes les issues pour faire obstacle au « Succube » me protégeant ainsi de ce séduisant démon féminin qui rôdait autour de la maison pour s'emparer de moi, du moins en était-elle convaincue, et voyez-vous aujourd'hui, elle est placée dans un établissement de soins psychiatriques et après avoir organisé sa vie autour de moi, elle prétend, la voix douce et détachée ne pas me connaître et n'avoir jamais eu ni enfant, ni mari !

DGL